



Incandescences. Décliner « Parlez-moi d’amour » dans les quartiers populaires.

Il est certains spectacles auxquels il est impossible d’appliquer la seule grille des jugements esthétiques. Parce qu’ils engagent la vie. Ceux d’Ahmed Madani sont de cette sorte. Emplis d’une sève qui les porte et les transcende.

Ils sont neuf jeunes gens, filles et garçons, à venir tour à tour sur le devant de la scène pour se présenter. Neuf, entre vingt et trente ans, d’origines différentes, de Pologne à Mayotte en passant par le Maghreb, le Cambodge ou l’Afrique noire. Neuf, avec leurs manières de marteler les mots, de les façonner, avec leurs accents qui viennent parfois dire qu’ils ne sont pas tout à fait d’ici, même s’ils y sont nés. Certains font genre, en survêt’ blanc immaculé, d’autres se fondent dans la « couleur » ado par excellence, le noir. Le jeans et les baskets sont bien sûr de sortie. Quant aux filles, elles oscillent entre la minijupe sur des chaussettes montantes extra-longues et le look « garçon » avec la coupe de cheveux ad hoc, rasée derrière les oreilles. À eux tous, ils forment un raccourci de cette humanité multiethnique et multiculturelle qu’on croise aujourd’hui. Black, blanc, beur, jaune, ils sont de toutes les couleurs, à l’image de la population des quartiers populaires d’où ils viennent. Ensemble, avec aplomb et dynamisme, ils dressent de leur communauté, de leurs familles, de leur environnement et de la société un portrait acéré, plein d’humour et de drôlerie. Ils imposent leur image, leur différence.

Une histoire composée de leurs histoires *Incandescences*, après *Illumination(s)* et *Flamme(s)*, est le troisième volet d’une trilogie qui met en scène des jeunes – garçons et filles – non professionnels, nés de parents ayant vécu l’exil. Leur recrutement résulte d’une recherche menée par Ahmed Madani sur une année et dans une dizaine de villes. Le propos naît de cette centaine de rencontres et de la dizaine de stages-auditions qui l’accompagne, pour entendre et collecter ce que ces jeunes ont à transmettre et former la matière vive de la création. Suivis d’un dernier stage de deux semaines pour établir la distribution du spectacle, ces échanges débouchent sur les treize semaines consacrées à la création qui se dérouleront dans cinq théâtres. La pièce, elle, croisera en permanence les propositions d’écriture réalisées par Ahmed Madani à partir des témoignages recueillis mais retravaillés pour les traduire en langue soutenue et poétique, et le travail scénique réalisé avec les jeunes comédiens sélectionnés qui vient en permanence infléchir l’écriture et modifier le texte.

Des histoires de vie Ces jeunes, ils livrent leur histoire, et à travers elle celles de leur héritage culturel, de leurs familles, de leur inscription dans la France d’aujourd’hui, de leur insertion dans la vie de leur quartier, de leurs difficultés, leurs souffrances, leurs rêves aussi, dans une langue qui leur emprunte leur parler, leurs expressions, leurs images. Ils disent une histoire traversée de *bad*



boys et de femmes trophées, de séparations, de pères en fuite, de viols, de silences sur leur vie passée, d'adoption, de père polygame aux trois familles et aux vingt-deux enfants mais aussi, parfois, tout simplement, d'amour. Ils disent le passé colonial, le grand-père tiraillé sénégalais, les identités d'emprunt, le silence et le repli sur soi. Et eux au milieu de tout ça, ils se cherchent, à cheval entre des cultures, en révolte parfois, traduite dans leur manière de s'habiller ou de se comporter, dans le refuge dans les jeux en ligne où, en geeks, ils se dissolvent, ou dans les émojis qui rythment chaque moment des échanges de leur vie quotidienne.

Et l'amour, dans tout ça ? Au-delà, le propos d'*Incandescences*, c'est d'entrer dans ce cœur de l'intime qu'est l'amour pour chacun d'entre eux. Ils se livrent à l'exercice sans pudeur, parfois avec humour, évoquent le porno qu'on regarde en cachette en croyant que là se trouve l'amour, les premiers émois, les premiers baisers, le premier sexe, dans l'inconfort de toilettes publiques, l'amour qui survient – « Ça y est, c'est officiel, j'ai des sentiments pour toi ». Mais si aimer est universel, qui, comment et pourquoi n'est pas qu'une affaire personnelle, en particulier lorsqu'on est enfant d'immigré et que ses attaches sont d'ailleurs... Alors se dévoilent les interdits – le sexe c'est péché – les oppositions de la famille, parce qu'on n'est pas de la même caste même si on vit dans la même misère, ou parce qu'on ne vient pas du même pays, ou encore parce que si on veut « gagner des miles » pour rejoindre le paradis d'Allah, se toucher est interdit ... Il y a la difficulté quasi insurmontable de s'opposer à sa famille, les mariages forcés, les jeunes qui surveillent les copines de leur pote, et le qu'en-dira-t-on. Parce que dans le quartier, on est toujours sous surveillance. Les projections vidéo les montrent enfermés dans des boîtes, à l'étroit, empêchés de se déplacer sauf en de minuscules mouvements rabougris, rétrécis. Ils se sentent coincés dans cette vie – leur vie – où concilier la tradition, l'héritage et la modernité forme un parcours d'obstacles souvent infranchissable, même si parfois, une trouée de ciel bleu apparaît. L'un après l'autre et tous ensemble, ils expriment sans fard leurs rêves, leurs désirs et leurs interdits, les parlent, les chantent et les dansent avec une conviction passionnée qui entraîne l'adhésion du public.

